Ici était Paris

Verne, Jules

VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM

Ici était Paris

Verne, Jules



calibre 0.9.27

************* +

D’oů venait ce document ? Que signifiait-il ? Telles furent les deux questions qui se posčrent d’elles-męmes ŕ l’esprit de Sofr.

Pour répondre ŕ la premičre il fallait nécessairement ętre en état de répondre ŕ la seconde. Il s’agissait donc, tout d’abord, de lire, de traduire ensuite, car on pouvait affirmer ŕ priori que la langue du document serait aussi ignorée que son écriture.

Cela était-il impossible ? Le zartog Sofr ne le pensa pas, et, sans tarder, il se mit fiévreusement au travail.

Ce travail dura longtemps, longtemps, des années entičres. Sofr ne se lassa point. Sans se décourager, il poursuivit l’étude méthodique du mystérieux document, avançant pas ŕ pas vers la lumičre. Un jour vint oů il posséda la clef de l’indéchiffrable rébus, un jour vint oů, avec beaucoup d’hésitation et beaucoup de peine encore, il put traduire dans la langue des Hommes-des-Quatre-Mers.

Or, quand ce jour arriva, le zartog Sofr-Aď-Sr lut ce qui suit :

Rosario, le 24 mai…

C’est donc le 24 mai que commence le récit des effroyables événements que j’entends ici rapporter pour l’enseignement de ceux qui viendront aprčs moi, si toutefois l’humanité est encore en droit de compter sur un avenir quelconque.

En quelle langue écrirai-je ? En anglais ou en espagnol, que je parle couramment ? Non ! j’écrirai dans la langue de mon pays : en français.

…

Ce jour-lŕ, 24 mai, nous étions huit assis autour de ma table, ŕ la lumičre des lampes qu’alimentaient des groupes électrogčnes installés dans le jardin. Il y avait, outre le maître de céans, son fils et sa pupille, cinq autres convives, dont trois appartenaient ŕ la race anglo-saxonne et deux ŕ la nation mexicaine.

…

Nous arrivâmes sans incident notable ŕ la fin du repas. Les paroles qu’on avait prononcées jusque-lŕ, je les ai oubliées. Par contre, il n’en est pas ainsi de ce qui fut dit au moment des cigares.

…

On en était venu, comment, peu importe ! ŕ parler des progrčs merveilleux accomplis par l’homme. Le docteur Bathurst dit, ŕ un certain moment :

Ť Il est de fait que si Adam (naturellement, en sa qualité d’Anglo-Saxon, il prononçait Edem) et Eve (il prononçait Iva, bien entendu) revenaient sur la terre, ils seraient joliment étonnés ! ť

Ce fut l’origine de la discussion.

…

Ť D’abord, répondit le président sans s’émouvoir, il est ŕ croire que la terre avait jadis moins d’habitants qu’elle n’en a aujourd’hui, de telle sorte qu’un peuple pouvait fort bien posséder ŕ lui seul le savoir universel. Ensuite, je ne vois rien d’absurde, ŕ priori, ŕ admettre que toute la surface du globe soit bouleversée en męme temps.

Allons donc ! nous écriâmes-nous, ŕ l’unisson.

Ce fut ŕ cet instant précis que survint le cataclysme.

Nous prononcions encore tous ensemble cet : Ť Allons donc ! ť qu’un vacarme effroyable s’éleva. Le sol trembla et manqua sous nos pieds, la villa oscilla sur ses fondements.

…

Ŕ peine avions-nous franchi le seuil, que la maison s’écroulait d’un seul bloc, ensevelissant sous ses décombres le président Mendoz et mon valet de chambre Germain, qui venaient les derniers. Aprčs quelques secondes d’un affolement bien naturel, nous nous disposions ŕ leur porter secours quand nous aperçűmes Raleigh, mon jardinier, qui accourait, suivi de sa femme, du bas du jardin, oů il habitait. Ť La mer !… La mer !…ť criait-il ŕ pleins poumons.

Je me retournai du côté de l’océan et demeurai sans mouvement, frappé de stupeur. Ce n’est pas que je me rendisse nettement compte

de ce que je voyais, mais j'eus sur-le-champ la claire notion que la perspective coutumičre était changée. Or, cela ne suffisait-il pas ŕ glacer le cur d'épouvante que l'aspect de la nature, de cette nature que nous considérons comme immuable par essence, eűt été si étrangement modifié en quelques secondes ?

Cependant je ne tardai pas ŕ recouvrer mon sang-froid. La véritable supériorité de l'homme, ce n'est pas de dominer, de vaincre la nature ; c'est, pour le penseur, de la comprendre, de faire tenir l'univers immense dans le microcosme de son cerveau ; c'est, pour l'homme d'action, de garder une âme sereine devant la révolte de la matičre, c'est de lui dire : Ť Me détruire, soit ! M'émouvoir, jamais !…ť

Dčs que j'eus reconquis mon calme, je compris en quoi le tableau que j'avais sous les yeux différait de celui que j'étais accoutumé de contempler. La falaise avait disparu, tout simplement, et mon jardin s'était abaissé jusqu'au ras de la mer, dont les vagues, aprčs avoir anéanti la maison du jardinier, battaient furieusement mes plates-bandes les plus basses.

…

Ma décision fut rapide :

Ť Ŕ l'auto ! ť m'écriai-je.

On me comprit. Nous nous élançâmes tous vers la remise, et l'auto fut traînée au-dehors. En un clin d'il, on fit le plein d'essence, puis nous nous entassâmes au petit bonheur. Mon chauffeur Simonat actionna le moteur, sauta au volant, embraya et partit sur la route en quatričme vitesse, tandis que Raleigh, ayant ouvert la grille, agrippait l'auto au passage et se cramponnait aux ressorts d'arričre. Il était temps ! Au moment oů l'auto atteignait la route, une lame vint en déferlant mouiller les roues jusqu'au moyeu. Bah ! désormais nous pouvions nous rire de la poursuite de la mer. En dépit de sa charge excessive, ma bonne machine saurait nous mettre hors de ses atteintes et, ŕ moins que la descente vers l'abîme ne dűt indéfiniment continuer… En somme, nous avions du champ devant nous : deux heures au moins de montée et une altitude disponible de prčs de quinze cents mčtres.

…

L'heure s'écoula sans que rien fűt changé dans notre situation. Déjŕ, nous distinguions le point culminant de la côte, quand la voiture éprouva une violente secousse et fit une embardée qui faillit la fracasser sur le talus de la route. En męme temps, une vague énorme

s’enfla derričre nous, courut ŕ l’assaut de la route, se creusa et déferla finalement sur l’auto, qui fut entourée d’écume…

Allions-nous donc ętre engloutis ?…

Non ! l’eau se retira en bouillonnant, tandis que le moteur, précipitant tout ŕ coup ses halčtements, augmentait notre allure.

D’oů provenait ce subit accroissement de vitesse ? Un cri d’Anna Raleigh nous le fit comprendre : ainsi que la pauvre femme venait de le constater, son mari n’était plus cramponné aux ressorts.

Sans doute, le remous avait arraché le malheureux, et c’est pourquoi la voiture délestée gravissait plus allégrement la pente.

Soudain, elle s’arręta sur place.

Ť Qu’y a-t-il ? demandai-je ŕ Simonat. Une panne ? ť

Męme dans ces circonstances tragiques, l’orgueil professionnel ne perdit pas ses droits : Simonat haussa les épaules avec dédain, entendant par lŕ me signifier que la panne était inconnue d’un chauffeur de sa sorte, et, de la main, il montra silencieusement la route. L’arręt me fut alors expliqué.

La route était coupée ŕ moins de dix mčtres en avant de nous. Ť Coupée ť est le mot juste ; on l’eűt dite tranchée au couteau. Au-delŕ d’une aręte vive qui la terminait brusquement, c’était le vide, un abîme de ténčbres, au fond duquel il était impossible de rien distinguer. Nous nous retournâmes, éperdus, certains que notre derničre heure avait sonné. L’océan, qui nous avait poursuivis jusque sur ces hauteurs, allait nécessairement nous atteindre en quelques secondes…

…

Réussirions-nous ŕ nous tirer de ce mauvais pas ? Nous ne le saurions qu’au jour. Jusque-lŕ, il fallait attendre. L’un aprčs l’autre, nous nous étendîmes donc sur le sol, et je crois, Dieu me pardonne, que je m’endormis !…

Dans la nuit.

Je suis réveillé en sursaut par un bruit formidable. Quelle heure est-il ? Je l’ignore. En tout cas, nous sommes toujours noyés dans les

téněbres de la nuit.

Le bruit sort de l'abîme impénétrable dans lequel la route s'est effondrée. Que se passe-t-il ?… On jurerait que des masses d'eau y tombent en cataractes, que des lames gigantesques s'y entrechoquent avec violence… Oui, c'est bien cela, car des volutes d'écume arrivent jusqu'ŕ nous, et nous sommes couverts par les embruns.

Puis le calme renaît peu ŕ peu… Tout rentre dans le silence… Le ciel pâlit… C'est le jour.

25 mai.

Quel supplice que la lente révélation de notre situation véritable ! D'abord, nous ne distinguons que nos environs immédiats, mais le cercle grandit, grandit sans cesse, comme si notre espoir toujours déçu avait soulevé l'un aprčs l'autre un nombre infini de voiles légers ; et c'est enfin la pleine lumičre, qui détruit nos derničres illusions.

Notre situation est des plus simples et peut se résumer en quelques mots : nous sommes sur une île. La mer nous entoure de toutes parts. Hier encore, nous aurions aperçu tout un océan de sommets, dont plusieurs dominaient celui sur lequel nous nous trouvons : ces sommets ont disparu, tandis que, pour des raisons qui resteront ŕ jamais inconnues, le nôtre, plus humble cependant, s'est arręté dans sa chute tranquille ; ŕ leur place, s'étale une nappe d'eau sans limite. De tous côtés, rien que la mer. Nous occupons le seul point solide du cercle immense décrit par l'horizon.

Nous nous regardons, épouvantés. Parqués, sans vivres, sans eau, sur ce roc étroit et nu, nous ne pouvons conserver le moindre espoir. Farouches, nous nous couchons sur le sol, et nous commençons ŕ attendre la mort.

Ŕ bord de la Virginia, 4 juin.

Que s'est-il passé pendant les jours suivants ? Je n'en ai pas gardé le souvenir. Il est ŕ supposer que je perdis finalement connaissance : je ne retrouve conscience qu'ŕ bord du navire qui nous a recueillis…

…

La Virginia, qui nous porte, est un bâtiment mixte ŕ vapeur et ŕ voiles de deux mille tonneaux environ, consacré au transport des marchandises. C'est un assez vieux navire, médiocre marcheur. Le capitaine Morris a vingt hommes sous ses ordres. Le capitaine et

l'équipage sont anglais…

Ŕ terre, janvier ou février.

Un intervalle de huit mois sépare les derničres lignes qui préccdent des premičres lignes qui vont suivre. Je date celles-ci de janvier ou février, dans l'impossibilité oů je suis d'ętre plus précis, car je n'ai plus une exacte notion du temps.

Ces huit mois constituent la période la plus atroce de nos épreuves, celle oů, par degrés cruellement ménagés, nous avons connu tout notre malheur.

Aprčs nous avoir recueillis, la Virginia continua sa route vers l'est, ŕ toute vapeur. Quand je revins ŕ moi, l'îlot oů nous avions failli mourir était depuis longtemps sous l'horizon.

Comme l'indiqua le point, que le capitaine prit par un ciel sans nuages, nous naviguions alors juste ŕ l'endroit oů aurait dű ętre Mexico. Mais, de Mexico, il ne demeurait aucune trace pas plus qu'on n'en avait trouvé, pendant mon évanouissement, des montagnes du centre, pas plus qu'on n'en distinguait maintenant d'une terre quelconque, si loin que portât la vue ; de tous côtés, ce n'était que l'infini de la mer.

Il y avait, dans cette constatation, quelque chose de véritablement affolant. Nous sentions la raison prčs de nous échapper. Eh ! quoi ! le Mexique entier englouti !… Nous échangions des regards épouvantés, en nous demandant jusqu'oů s'étaient étendus les ravages de l'effroyable cataclysme…

Le capitaine voulut en avoir le cur net ; modifiant sa route, il mit le cap au nord : si le Mexique n'existait plus, il n'était pas admissible qu'il en fűt de męme de tout le continent américain.

Il en était de męme, pourtant. Nous remontâmes vainement au nord pendant douze jours sans rencontrer la terre, et nous ne la rencontrâmes pas davantage aprčs avoir viré cap pour cap et nous ętre dirigés vers le sud pendant prčs d'un mois. Quelque paradoxale qu'elle nous parűt, force nous fut de nous rendre ŕ l'évidence : oui, la totalité du continent américain s'était abîmée sous les flots !

N'avions-nous donc été sauvés que pour connaître une seconde fois les affres de l'agonie ? En vérité, nous avions lieu de le craindre. Sans parler des vivres qui manqueraient un jour ou l'autre, un danger

pressant nous menaçait : que deviendrions-nous quand l'épuisement du charbon frapperait la machine d'immobilité ? Ainsi cesse de battre le cur d'un animal exsangue. C'est pourquoi, le 14 juillet, nous nous trouvions alors ŕ peu prčs sur l'ancien emplacement de Buenos Aires, le capitaine Morris laissa tomber les feux et mit ŕ la voile. Cela fait, il réunit tout le personnel de la Virginia, équipage et passagers, et, nous ayant exposé en peu de mots la situation, il nous pria d'y réfléchir műrement et de proposer la solution qui aurait nos préférences au conseil qui serait tenu le lendemain.

Je ne sais si quelqu'un de mes compagnons d'infortune se fűt avisé d'un expédient plus ou moins ingénieux. Pour ma part, j'hésitais, je l'avoue, trčs incertain du meilleur parti ŕ prendre, quand une tempęte qui s'éleva dans la nuit trancha la question ; il nous fallut fuir dans l'ouest, emportés par un vent déchaîné, ŕ chaque instant sur le point d'ętre engloutis par une mer furieuse.

L'ouragan dura trente-cinq jours, sans une minute d'interruption, voire męme de détente. Nous commencions ŕ désespérer qu'il finît jamais lorsque, le 19 aoűt, le beau temps revint avec la męme soudaineté qu'il avait cessé. Le capitaine en profita pour faire le point : le calcul lui donna 40° de latitude nord et 114° de longitude est. C'étaient les coordonnées de Pékin !

Donc, nous avions passé au-dessus de la Polynésie, et peut-ętre de l'Australie, sans męme nous en rendre compte, et lŕ oů nous voguions maintenant s'étendait jadis la capitale d'un empire de quatre cents millions d'âmes !

L'Asie avait-elle donc eu le sort de l'Amérique ? Nous en fűmes bientôt convaincus. La Virginia, continuant sa route cap au sud-ouest, arriva ŕ la hauteur du Tibet, puis ŕ celle de l'Himalaya. Ici auraient dű s'élever les plus hauts sommets du globe. Eh bien ! dans toutes les directions, rien n'émergeait de la surface de l'océan. C'était ŕ croire qu'il n'existait plus, sur la terre, d'autre point solide que l'îlot qui nous avait sauvés, que nous étions les seuls survivants du cataclysme, les derniers habitants d'un monde enseveli dans le mouvant linceul de la mer !

S'il en était ainsi, nous ne tarderions pas ŕ périr ŕ notre tour. Malgré un rationnement sévčre, les vivres du bord s'épuisaient en effet et nous devions perdre, en ce cas, tout espoir de les renouveler…

J'abrčge le récit de cette navigation effarante. Si, pour la raconter en détail, j'essayais de la revivre jour par jour, le souvenir me rendrait fou. Pour étranges et terribles que soient les événements qui l'ont

précédée et suivie, quelque lamentable que m’apparaisse l’avenir, un avenir que je ne verrai pas, c’est encore durant cette navigation infernale que nous avons connu le maximum de l’épouvante. Oh ! cette course éternelle sur une mer sans fin ! S’attendre tous les jours ŕ aborder quelque part et voir sans cesse reculer le terme du voyage ! Vivre penchés sur des cartes oů les hommes avaient gravé la ligne sinueuse des rivages, et constater que rien, absolument rien, n’existe plus de ces lieux qu’ils pensaient éternels ! Se dire que la terre palpitait de vies innombrables, que des millions d’hommes et des myriades d’animaux la parcouraient en tous sens ou en sillonnaient l’atmosphčre, et que tout est mort ŕ la fois, que toutes ces vies se sont éteintes ensemble comme une petite flamme au souffle du vent ! Se chercher partout des semblables et les chercher en vain ! Acquérir peu ŕ peu la certitude qu’autour de soi il n’existe rien de vivant, et prendre graduellement conscience de sa solitude au milieu d’un impitoyable univers !…

Ai-je trouvé les mots convenables pour exprimer notre angoisse ? Je ne sais. Dans aucune langue il n’en doit exister d’adéquats ŕ une situation sans précédent.

Aprčs avoir reconnu la mer oů était jadis la péninsule indienne, nous remontâmes au nord pendant dix jours, puis nous mîmes le cap ŕ l’ouest. Sans que notre condition changeât le moins du monde, nous franchîmes la chaîne de l’Oural devenue montagnes sous-marines, et nous naviguâmes au-dessus de ce qui avait été l’Europe. Nous descendîmes ensuite vers le sud, jusqu’ŕ vingt degrés au-delŕ de l’équateur ; aprčs quoi, lassés de notre inutile recherche, nous reprîmes la route du nord et traversâmes, jusque passé les Pyrénées, une étendue d’eau qui recouvrait l’Afrique et l’Espagne.

En vérité, nous commencions ŕ nous habituer ŕ notre épouvante.

Ŕ mesure que nous avancions, nous pointions notre route sur les cartes, et nous disions : Ť Ici, c’était Moscou… Varsovie… Berlin… Vienne… Rome… Tunis… Tombouctou… Saint-Louis… Oran… Madrid… ť mais avec une indifférence croissante, et, l’accoutumance aidant, nous en arrivions ŕ prononcer sans émotion ces paroles, en réalité si tragiques.

Pourtant, moi tout au moins, je n’avais pas épuisé ma capacité de souffrance. Je m’en aperçus le jour c’était ŕ peu prčs le 11 décembre oů le capitaine Morris me dit : Ť Ici, c’était Paris… ť Ŕ ces mots, je crus qu’on m’arrachait l’âme. Que l’univers entier fűt englouti, soit ! Mais la France ma France ! et Paris, qui la symbolisait !… Ŕ mes côtés,

j’entendis comme un sanglot. Je me retournai ; c’était Simonat qui pleurait.

Pendant quatre jours encore, nous poursuivîmes notre route vers le nord ; puis, arrivés ŕ la hauteur d’Edimbourg, on redescendit vers le sud-ouest, en quęte de l’Irlande, puis la route fut donnée ŕ l’est… En réalité, nous errions au hasard, car il n’y avait pas plus de raisons d’aller dans une direction que dans une autre… On passa au-dessus de Londres, dont la tombe liquide fut saluée de tout l’équipage. Cinq jours aprčs, nous étions ŕ la hauteur de Dantzig, quand le capitaine Morris fit virer cap pour cap et ordonna de gouverner au sud-ouest. Le timonier obéit passivement. Qu’est-ce que cela pouvait bien lui faire ? De tous côtés, ne serait-ce pas la męme chose ?…

Ce fut le neuvičme jour de navigation ŕ cette aire de compas que nous mangeâmes notre dernier morceau de biscuit…

…

ŤTerre par tribord devant ! ť

Quel effet magique eurent ces mots ! Tous les moribonds ressuscitčrent ŕ la fois, et leurs figures hâves apparurent au-dessus de la lisse de tribord.

Ť C’est bien la terre ť, dit le capitaine Morris aprčs avoir examiné le nuage qui émergeait ŕ l’horizon.

Une demi-heure plus tard, il était impossible de conserver le moindre doute. C’était bien la terre que nous trouvions en plein océan Atlantique, aprčs l’avoir vainement cherchée sur toute la surface des anciens continents !

Vers trois heures de l’aprčs-midi, le détail du littoral qui nous barrait la route devint perceptible, et nous sentîmes renaître notre désespoir. C’est qu’en vérité ce littoral ne ressemblait ŕ aucun autre, et nul d’entre nous n’avait souvenir d’en avoir jamais vu d’une si absolue, d’une si parfaite sauvagerie.

Sur la terre, telle que nous l’habitions avant le désastre, le vert était une couleur trčs abondante. Nul d’entre nous ne connaissait de côte si déshéritée, de contrée si aride, qu’il ne s’y rencontrât quelques arbustes, voire quelques touffes d’ajoncs, voire simplement des traînées de lichens ou de mousses. Ici, rien de tel. On ne distinguait qu’une haute falaise noirâtre, au pied de laquelle gisait un chaos de rochers, sans une plante, sans un seul brin d’herbe. C’était la

désolation dans ce qu’elle peut avoir de plus total, de plus absolu.

Pendant deux jours, nous longeâmes cette falaise abrupte sans y découvrir la moindre fissure. Ce fut seulement vers le soir du second que nous découvrîmes une vaste baie, bien abritée contre tous les vents du large, au fond de laquelle nous laissâmes tomber l’ancre.

Aprčs avoir gagné la terre dans les canots, notre premier soin fut de récolter notre nourriture sur la grčve. Celle-ci était couverte de tortues par centaines et de coquillages par millions.

Dans les interstices des récifs, on voyait des crabes, des homards et des langoustes en quantité fabuleuse, sans préjudice d’innombrables poissons. De toute évidence, cette mer si richement peuplée suffirait, ŕ défaut d’autres ressources, ŕ assurer notre subsistance pendant un temps illimité…

…

Le lendemain, ŕ midi, le point donna 17°20 de latitude nord et 23°55 de longitude ouest. En le reportant sur la carte, nous pűmes voir qu’il se trouvait bien en pleine mer, ŕ peu prčs ŕ la hauteur du Cap Vert. Et pourtant la terre, dans l’ouest, dans l’est, s’étendait maintenant ŕ perte de vue.

Quelque rébarbatif et inhospitalier que fűt le continent sur lequel nous avions pris pied, force nous était de nous en contenter. C’est pourquoi le déchargement de la Virginia fut entrepris sans plus attendre. On monta sur le plateau tout ce qu’elle contenait, sans choix. Auparavant, on avait affourché solidement le bâtiment sur quatre ancres, par quinze brasses de fond. Dans cette baie tranquille, il ne courait aucun risque, et nous pouvions sans inconvénient l’abandonner ŕ lui-męme.

Dčs que le débarquement fut achevé, notre nouvelle vie commença. En premier lieu, il convenait…

Arrivé ŕ ce point de sa traduction, le zartog Sofr dut l’interrompre. Le manuscrit avait ŕ cet endroit une premičre lacune, probablement fort importante d’aprčs la quantité de pages intéressées, lacune suivie de plusieurs autres plus considérables encore, autant qu’il était possible d’en juger. Sans doute, un grand nombre de feuillets avaient été atteints par l’humidité, malgré la protection de l’étui : il ne subsistait, en somme, que des fragments plus ou moins étendus, dont le contexte était ŕ jamais détruit.